



**ÂDEM**

Niyazi Zorlu

# ÂDEM

Traduit du turc par Sylvain Cavallès

Titre original :

*Âdem*

© Niyazi Zorlu, 2017

© Kontr Éditions, 2019  
pour la traduction française

Photographie de couverture :  
© Jeremy Lucido

Portrait de l'auteur :  
© Sylvain Cavallès

ISBN : 978-2-9559700-8-9

Kontr

## ÂDEM

### était la ville

1.	11
2.	14
3.	16
4.	18
5.	20
6.	23
7.	24

### était un othel

était une enseigne	31
était un voyageur	35
était un gosse	37

### était un (.)

(.....)	41
(.....)	43
(....)	46
(...)	47
(...)	49
(..)	52
(.)	53

### était l'araph

avait un visage apparent	57
un visage intermédiaire	63
avait un visage caché	68

### était ça

73

### était un secret

87

### était des mots

le premier	99
le second	105

### était la destruction

111

**était la ville**

De cette ville les mouettes non plus je ne les ai jamais aimées.

## 1.

*– Âdem n'était pas la ville, c'était un chuchotement. –*

Alors que ses nuits allaient me montrer, comme à la chère créature qu'elle attendait pour chuchoter son secret, non son visage bien sûr, mais la projection dans le ciel de son visage et l'éveil de cette âme somptueuse à couper les souffles au sein de son silence, les mouettes s'interposèrent devant la ville avec leurs sourires graves et courbés.

Âdem n'était pas la ville lorsqu'ils me l'ont confié, c'était la cité. C'était s'extirper des cauchemars. Allumer contre la peur. C'était, titubant de l'ivresse de se souvenir, rendre des souffles à effrayer qui les entendrait. C'était courir à la fenêtre, cette fenêtre toujours fermée, en sentant le sol s'effondrer à chaque pas. Et tendre la tête entre la luminosité rouillée laissée dans l'atmosphère par les journées d'été et le doux vertige provoqué par le fait d'être au cinquième étage. (Voilà, c'était ça le silence ! C'est ça la cité !)

T'avancer vers moi, le dernier de tes spectateurs, les jambes de ton pantalon projetant une eau bourbeuse (C'est Byzance. C'est un arbre de Judée.), t'avancer avec ces regards émerveillés, affûtés à la folie et me glacer le sang n'avait désormais plus aucun sens.

Moi, tout à l'heure, j'ai cherché des actes décharnés pour les rêves que je venais de faire, je les ai pognés, me suis arraché des gémissements improbables. Or, j'étais prêt à porter avec toi jusqu'aux premières lueurs du matin mes gémissements, les tressautements de ma chair, ma peur et cette ombre noircie dans mon cœur. M'auraient suffi les nuits de ton passé, tes nuits qui, surgissant à l'improviste, me saisissaient à la taille et m'asséchaient la langue.

Mais alors je vis, juste en face, la lumière dans l'immeuble qui, parmi ceux qui s'alignent en faisant saillie l'un devant l'autre, est en pierre.

..//.. Allongé à côté de toi, je tentais de me persuader du caractère unique de ton odeur, qui jaillissait de la moindre parcelle de ton corps comme les poils sur ta poitrine. J'étais dépourvu de la force qui permet de se blottir seul contre une cité ; je ressentais le besoin de pouvoir m'enfuir – dans mes plus grands moments d'effroi – dans la tanière de chair de quelqu'un, la tienne. « Donne-moi ton odeur ! disais-je, donne-moi ta peur, je t'en supplie ! » Car il est si difficile de supporter cette cité, de se colleter ses sentiers, de lui résister. Tiens !... Ça me fait tout de suite penser à cette vieille femme dont je pourrais jurer qu'elle teint ses cheveux avec des mains tremblantes.

Tu sais, cette femme de la cafétéria où, derrière le comptoir vitré éclairé au néon, les serveurs mélangent, pour en faire un unique plat chaud, le jus des plats exposés. Laisse-moi revenir maintenant à ce jour-là et suivons les traces couleur tabac qui paraissent par endroits entre ses cheveux blonds, d'accord ?

Mais si, je te parle de cette femme qu'on voyait tout le temps dans cette cafétéria où l'on traîne des plateaux indécis sur de longs tuyaux de métal qui commencent aux compartiments de fourchettes-cuillers-couteaux

que la plupart des gens atteignent en se dressant sur la pointe des pieds et qui finissent à la caisse enregistreuse qui rejette ses vomissures de papier en sonnant épisodiquement avec une joie enragée et en émettant des sons qui ressemblent à des claquements de dents frénétiques et où les gens qui poussent ces plateaux avancent à pas morts dans la vapeur des relents de repas. Tu sais, cette femme qui mangeait sa soupe avec des gestes très lents... Aux lèvres dont le rouge donnait des airs de blessure chaude à ce qui n'a normalement pour objet que de fermer cette faille qu'on appelle bouche, tu te rappelles ? Cette femme qui marmonnait des choses sans regarder en face sa fille aux cheveux courts et au cou fin et délicat ? Celle-ci l'écoutait comme plantée dans un instant unique. Contrairement à moi, comme fatiguée de rôtir dans cet espace où la tête de la femme faisait d'incessantes entrées et sorties, elle embrassait de tout son être ou absence d'être cet instant qui la sauvait, même comme elle rejetait dans l'air la fumée de la cigarette à ses lèvres. Un souvenir tremblant tout seul, juste à côté d'elle, à la réalité de quoi elle ne pourrait croire qu'à condition qu'il puisse la perdre... Elle n'entendait pas la femme, ne parlait pas avec elle, ne la regardait pas. Son immobilité et son silence éclataient à grands cris devant mes yeux : je me glissais discrètement vers l'espace profond et triste devant elle.

*(Ma dernière volonté ? Une minute... Que se passe-t-il donc ?)*

Je voyais la femme en train de mélanger, dans un récipient qu'elle avait posé au bord de la baignoire, sa teinture avec de l'eau oxygénée. Dans le miroir en face...

« Tu n'aimes pas ton plat ? » me demandes-tu avant de te jeter goulûment dans la bouche un gros morceau de

pain trempé dans ton assiette. Pour éviter de répondre, je hoche vaguement la tête et plonge ma cuiller dans ma soupe. Puis, j'essuie avec la serviette en papier la seule réalité que je sente sur moi, le gras sur mes lèvres, et je tourne la tête vers leur table. Qu'est-ce que j'ai vu en cette femme ? C'est quoi mon problème ? Reviendrai-je encore à elle ? Juste pour faire comme elle, je coupe en morceaux des tranches de pain et les écrase dans les deux cuillerées de soupe qui restent dans mon bol. Si tu savais comme j'ai du mal à les avaler... Et que je n'ai qu'une envie, te respirer.

## 2.

À mon retour dans la chambre, tu lèves la tête et tes regards m'appellent à tes côtés. Tu repousses la couette au bout de tes pieds et, sans dire un mot, tu prends ma main et la portes à ton membre, que tu as fait sortir de l'ouverture de ton caleçon. Puis tu attires ma tête à lui. Pour que je le prenne en bouche jusqu'à ce que les larmes me viennent aux yeux. Ne fais pas ça ! Ne comprends-tu pas qu'avec ces jouissances qui n'iront jamais plus loin, ce n'est pas ma propre bouche que j'essaie de garder fermée mais la tienne ? Tu ne comprends pas que j'essaie d'avalier les millions de voix dont je crois qu'elles nous saturent d'amour mais que je fuis, qui s'ouvrent entre nous, qui dissipent la couverture de brouillard étendue au-dessus de ces gouffres profonds, qui plantent la réalité devant nous dans toute sa simplicité avant de me pousser à partir en disant : « Cette cité m'a vaincu ! », creusant pour l'arrêter ce mur d'amour qui est en moi.

Je ne prends conscience de ta propre peur qu'une fois éteint, endormi. Repliant tes jambes contre ton ventre, tu lèves les bras et joues des coudes pour te protéger d'un ou de plusieurs dangers invisibles. Pas un, ni

deux, ni trois... À chaque fois tu te bats contre lui ou eux... Lorsque je les réunis tendus, ils deviennent ton passé ; et je sens son odeur à lui aussi, et ce n'est pas facile pour moi.

– *Âdem n'était pas la ville, c'était la cité.* –

Soit ! Ayant du mal à respirer, je me rue sur le balcon. Pour laisser le vent me remplir, je tiraille vers l'avant le maillot de corps que j'ai enfilé sans y penser. La poussière sur la balustrade se transforme en boue dans mes mains en sueur. J'en fais une boule en frottant mes paumes l'une contre l'autre, puis me cache en me recroquevillant, par crainte d'être vu. Je crois que c'est la deuxième fois que je remarque la lumière dans cet immeuble en pierre.

La lumière de l'ampoule nue traverse les larges broderies du rideau et éclaire le balcon où se trouvent de vieux journaux ou revues. Je distingue l'ombre foncée et tremblante d'une pincée de mimosas à l'extrémité du bras qui se sépare du corps fin d'un vase long et large à la base. Je compte, oui, je compte encore, je ne fais toujours que compter, je compterai jusqu'à la fin... Un, deux, trois. L'appartement est au troisième étage. Quatre, cinq... Je ne parviens pas vraiment à distinguer les autres appartements, silencieux, de cet immeuble de cinq étages ; manque une source de lumière, à la fois dans la rue et en moi-même, qui éclairerait leur sommeil. Malgré tout, mon intuition me dit que cet appartement éclairé augmente encore l'ancienneté de l'immeuble. Ce doit être un appartement d'étudiant, me dis-je. Ou de célibataire. Un homme qui aime lire. Pourquoi un homme ? J'imagine mal une femme ou une fille accrocher ainsi un rideau à des clous plantés dans l'encadrement en bois d'une fenêtre. Je considère l'acte de couvrir ou d'être couvert comme étant féminin, c'est une femme qui placera le plus délicatement

la ligne entre le monde extérieur et la maison ou le corps. Bizarre. Malgré tout, j'attends avec une étrange crainte que cette personne passe devant le rideau, que son ombre y tombe afin de déterminer son sexe. Le vent qui s'engouffre par la fenêtre ouverte gonfle le rideau et ourle ses extrémités. À cet instant, j'ai le dos appuyé au mur du balcon. Je me jette en avant pour, grâce aux mouvements du rideau, regarder à l'intérieur, apercevoir et donner forme aux ombres derrière la lumière qui éclate vers l'extérieur. J'attrape la rambarde et me penche. Un cri, juste derrière moi. Je perds l'équilibre, et alors que je pense tourner mon corps en direction de la voix, je tends la main dans le vide, vers ta voix comme pour tenter de la saisir. Au dernier moment. Je vois ton visage et son extrême pâleur. « Tu... Tu... Quoi ? Mon Dieu ! » Mon silence entaille tes mots. J'ai le plus grand mal à te demander pourquoi tu as crié. « J'ai cru que... » réponds-tu. Comme tu m'entraînes à l'intérieur, le tulle se colle à mon visage. Je me retourne pour regarder une dernière fois. L'appartement, mon visage et tout ce que j'ai oublié de cette nuit, tout est troué.

### 3.

« Tu dors encore ? » Je sors du lit en pleine panique, puis j'affaiblis le rôle de mes pas, cours sur le balcon en essayant de brider mon émotion. Avant cela, comme si rien ne différait des autres matins, comme si je me réveillais toujours de cette façon, je dis, pour comprendre où tu te trouves : « Il fait beau ce matin, n'est-ce pas ? » Ma voix tremble. Tu es dans la cuisine. Tu dois être en train d'avalé quelque chose tout en préparant ton café. Qu'est-ce qui me préoccupe, ce truc dans ma poitrine n'a-t-il pas l'intention de se calmer ? Une étrangeté, un frisson de plus... Je me vois d'en face, depuis l'appartement d'en face...

Fatigué au point d'oublier d'éteindre la lumière. Étais-je en train d'écrire ? J'ai dû succomber au sommeil en m'allongeant sur le canapé avec mon livre. Sur les feuilles blanches sur le bureau ou les pages du cahier... Respiration rapide comme en délire. Peut-être aussi que...

*(Il n'y a pas de mort ! Il n'y a pas d'enfer ! L'enfer c'est cette cité elle-même... – Âdem n'était pas la ville, c'était la cité. – Les yeux me brûlent, mes mains dont je prie, que je serre sous mes aisselles pour qu'elles se taisent.)*

... doit être en train de lire. Le livre qu'il tient descend lentement sur sa poitrine comme il ronfle légèrement. Ensuite, il n'a pas glissé du canapé vers le sol, mais en direction du mur. Entre le mur et lui, ses pages, écrasées, se sont toutes fripées ; ayant bu la sueur de son corps, le livre a perdu toute résistance.

Je recule en entendant le bruit de tes pas. Dans le tremblement de ta voix, je perçois une invitation à oublier la nuit passée. Pendant que tu te sèches les cheveux, tu me demandes si je vais me laver ou non. Cette nuit, le sperme que j'avais sur moi, je l'avais essuyé sommairement avec la lingette que tu m'avais tendue, ça ne suffit pas ?

« Si, si, je vais me laver ! je réponds. Je vais me laver ! » Je porterai toute la journée dans mes yeux nos chairs interpénétrées, ton orgasme hurlé et ton éjaculation sur ma peau, tendu sur tes genoux comme pour me montrer la force du feu qui te dévorait.

Je me dirige vers la chambre. Je quitte ma chemise et la jette dans un coin. Je regarde mes cheveux courts et clairs, mes épaules étroites, ma poitrine plate et mes hanches qui épaississent. « J'y vais, chéri », me cries-tu. D'un seul mouvement, comme si j'allais me faire attraper, j'attrape le peignoir et te réponds :

« D'accord, on s'appelle. » La porte de l'immeuble se referme sèchement. Je ne me laverai pas. Je vais enfiler quelque chose et sortir tout de suite. Une fois sorti je ne lèverai pas la tête vers cet appartement. Je ne regarderai pas si les lumières y sont allumées !

#### 4.

La porte de l'ascenseur s'ouvre en grinçant. On appuie exagérément sur le bouton de la lumière. C'est toi qui arrives. L'odeur de l'huile de friture m'imprègne. Quand j'enlève de la poêle les poivrons rouges bien charnus, la vapeur emprisonnée sous le couvercle coule dans la poêle en crépitant. Ce ne sont pas mes mains que je protège de l'huile qui saute mais, comme ma mère me l'a appris, mes yeux ; pour qu'à chaque fois que tu ouvres la porte, que tu rentres à la maison ou que tu m'appelles, tu puisses trouver sur mon visage la réponse à l'expression affectueuse que je lis sur le tien. Tes lèvres sont prêtes à s'affaisser, ton regard est craintif. Ce n'est pas une crainte mesurable au fait que je sois parti (ou non) ou qu'emportant mes affaires, je sois allé passer la nuit ailleurs, avec la chaleur de quelqu'un d'autre. Tu le sais.

Comme tu le fais la plupart du temps avant de te déshabiller, tu entres au salon avec tes chaussures et allumes la télévision. Je t'y découvre la bouche ouverte, debout, devant l'écran. Je vois qu'aux infos, la police a planté un drapeau dans une « cache » où ils ont pénétré. La caméra, tenue par l'un des acteurs de cette descente, inspecte les lieux avec des mouvements « d'action rapide ». Les badauds réunis là se mettent à lancer des slogans quand la caméra se pose sur eux. Je

ne dis pas : « Éteins-moi ça ! », mais : « Il y a peut-être un film sur une autre chaîne. »

Les menaces sur nos amours sont sans fin. Avec le temps, elles deviennent de plus en plus profondes. Je ne veux pas te montrer mon inquiétude.

Tu t'es assis pour enlever tes chaussures sur la chaise qui se trouve à l'entrée du salon et dont on se demande, à chaque fois qu'on s'y assoit, quand elle va finir par tomber en morceaux : « Est-ce que les lumières de l'appart sont encore allumées ? »

Et voilà ! Ce truc que je m'efforçais de te cacher mais dont tu étais depuis longtemps, sans que j'en sache rien, complice. Ton pied s'abat sur mon bandeau de front « Zone Interdite ». Me levant, j'essaie de réprimer ma colère en marchant dessus, voilà, une insistance à devenir fou, un point limite bien enraciné, ma voix tremble.

« Tu parles de quelles lumières ? »

Je passe à côté de toi pour aller à la cuisine. Le ton de ma voix, mon attitude indifférente, loin d'être crédibles, te provoquent. Faisant traîner tes pantoufles lentement et avec assurance, et tirant le rideau, tu me cries depuis la chambre :

« C'est trop bizarre ! Vraiment bizarre ! »

Une habitude déconnectée : je me bouche les oreilles avec les mains. Mais à peine l'odeur de grillon que j'ai sur les mains me parvient-elle qu'une démangeaison me prend et je les retire.

« Elles sont encore allumées ! » Je relâche ma respiration. J'ouvre le robinet et tends mes mains vers l'eau chaude. Je récupère avec le dessous de mes pantoufles les gouttes d'huile tombée sur les carreaux imitation

marbre de la cuisine pour les emporter jusqu'au salon. « Excuse-moi ! » Une fois au salon, je reste debout sur le tapis pour qu'il les absorbe. Les pantoufles, les tapis, je pense toujours qu'il faut que je les lave ; que je les frotte à l'eau bouillante avec des pierres sur lesquelles j'aurai versé de l'esprit-de-sel ; je considère mes mains toutes blanches. Tu continues de mêler des idées noires à l'appartement d'en face. « Et si on appelait la police ? » dis-tu. J'enlève ma chemise. « On ne mange pas ? »

On mangera après.

« Tu es toujours en rut ! »

Laisse-moi te déshabiller.

« On va nous voir ! »

Je vais fermer la porte du balcon.

« Mais il fait super chaud ! »

Pour qu'ils ne s'envolent pas avec le vent, je réunis les rideaux et les ferme avec des pinces à linge. Et nous roulons par terre sans plus tergiverser.

## 5.

Ce vent froid de cris qui m'a entaillé le visage et projeté ma tête d'un côté et de l'autre en s'emparant en flammes furieuses de la racine de mes cheveux ras m'a semblé venir non des rues obscures d'en bas mais de tout à côté de nous, de la pièce à côté. « À l'aide ! » criait-elle. Les mots sortent en saccageant leurs nids, se déversant depuis le cœur comme gonflant les artères. Elle-même demeurait incrédule, je le sais, face à ses propres cris hurlés en proie à la terreur. Elle attendait que quelqu'un ou quelque chose qu'elle avait perdu

depuis de très longues années mais dont elle ignorait, jusqu'à cet instant, qu'elle l'avait perdu, déchire d'un sourire ce cauchemar et dise : « C'est fini. C'est passé. Ce n'était que le vent. » Mais : « Ils l'emmènent ! Ils emmènent mon fils ! Venez vite ! Ils vont le tuer ! » Tu es à côté de moi. Tu tournes le dos, et vers moi ton visage, tu gémis, tu me calmes. Tu tends la main vers mon cœur qui bat la chamade. C'était quoi ça ? Un feu d'artifice ou l'explosion d'un pot d'échappement ? Les cris se sont mêlés les uns aux autres en s'étouffant. On a ouvert le feu sur les mouettes ? Les hurlements se sont dissipés en déchirant le ciel bleu marine. J'ai entendu au loin un chien aboyer avec insistance. Ton souffle a progressivement retrouvé sa régularité, je me suis soustrait à ta main. Je suis sorti du lit accroupi, puis me suis approché de la fenêtre du balcon. Je tends la tête vers le silence qui tombe comme une masse au dehors, haahh ! À moins que je... Non, non. Ces gens dans l'immeuble d'en face, qui manifestaient leur présence par leurs mouvements, me disaient que plus qu'un rêve, je vivais son au-delà. Oui, il s'était passé quelque chose. Comme inconscientes de la secousse qui venait de se produire, les lumières de l'appartement restaient allumées, indifférentes. Ces bruits, avec la nuit, auraient dû s'interposer, les lumières auraient dû s'éteindre.

Je ne croyais plus que tu sois seul, que tu vives seul dans cet appartement. Vous avez vivement éteint les lumières pour observer entre les rideaux ce qui se passait comme je le fais maintenant. N'est-ce pas ? Moi, je l'ai ratée, ta peur qui, avec les autres, plongeait dans ta chair comme une aiguille. Mais un jour tu me diras qui tu es. Tes lèvres tremblantes me raconteront tout ! Tu me parleras de la terreur qui t'abat dans les ruelles de la ville avec cris et sirènes. À toi aussi, ses restes t'ont sali les pieds à chacun de tes pas ? As-tu détour-

né tes regards à l'approche de cette cité qui a mal choisi ses interlocuteurs ? As-tu collé ton oreille au mur, as-tu sorti la tête entre les rideaux ? Tu as jugé ta peur honteuse, tu l'as regardée de haut, tu l'as méprisée. Tu l'as traitée comme une sale mioche. Pensant que tu devenais fou, tu t'es efforcé de rire. Tu as passé la tête sous le robinet pour te mouiller les cheveux. Tu as haussé les épaules. Au petit matin le brouillard de la nuit fumait comme sorti de la pipe d'un détective. La nuit ouvrait ses jupes tel un pardessus pour te coller sous le nez les images que tu tenais dans ta main. Tu les voyais pour la première fois ? « Tu n'avais rien fait de mal. » Pour rentrer chez toi tu préférerais les raccourcis tranquilles, tu passais par les vieux cimetières. Essayais-tu, toi aussi, d'oublier que la peur, sans prendre pour cible aucun crime, aucun coupable connu d'elle, venait se lover devant toi ?

À moins que celui qu'on a emmené tout à l'heure...  
À quels signes reconnaît-on une exécution ? À quoi comprend-on qu'une exécution a eu lieu, aux lumières restées allumées ? Ma langue est sèche, mes mains tremblent comme elles touchent le tulle des rideaux, ma vessie explose, des douleurs me vrillent la bite.

*(Écrire une histoire ? Un bon lecteur sait que le véritable auteur de l'histoire c'est lui.)*

Où s'enfuir ? Comment instaurer une distance ? Une porte à laquelle on sonne, que l'on roue de coups, m'amène le cœur au bord des lèvres telle une rougeur minuscule qui se forme dans mon corps. Nom de Dieu ! Ces lumières restées allumées ont trop de choses à dire.

## 6.

On est le combien aujourd'hui, je n'en sais rien.

Combien de jours ont passé ? Combien de jours ont passé depuis que j'ai installé face à l'appartement aux lumières allumées ce siège à haut dossier que nous aimons tous les deux beaucoup, depuis que je t'ai tourné le dos, depuis que tu souffres du silence par lequel je te réponds à chaque fois que tu essaies de t'interposer entre moi et cet appartement avec des mots parfumés soit à la menace (« Je vais aller voir ce qu'il y a dans cet appart ! ») soit à la tendresse (« Tu ne peux pas avoir oublié que je suis ton meilleur lecteur. ») ?

Ils disent que je plane un peu. Enfin, comment pourraient-ils dire, que je deviens un peu bizarre... Quand j'éclate de rire sans raison, chers lecteurs, mes collègues de travail me regardent la bouche ouverte... Dès que leurs regards figés se posent sur moi, un sourire gélatineux paraît à mes lèvres et ils se repenchant immédiatement sur le manuscrit devant eux. Après, je leur dis que je vais bien : « J'écris en ce moment... je m'amuse pas mal ! »

Le jour à peine levé je me glisse dans la baignoire remplie d'eau chaude. Je ne veux plus que quiconque me touche. Je me dessine sur la vapeur du miroir juste devant moi. L'eau m'excite, me dresse. Je me caresse. Mes caresses suffisent à me satisfaire. Je m'aime. Je me suis tellement manqué ! J'empoigne l'eau à pleines mains. Et je tourne la tête, sans montrer le moindre signe de surprise et comme si je les avais attendus depuis très longtemps, vers les craquements qui viennent du plafond.

Cette vieille femme du restaurant, enfin, sa solitude à petites bouchées... Sa teinture tombe sur la rouille qui

s'étend, en y dessinant comme un épais coup de pinceau, depuis le centre de la baignoire jusqu'à l'orifice d'écoulement et qui résiste à tous les frottements. La teinture qu'elle s'efforce, ayant de la peine à respirer, de faire bouffer à ses cheveux, cette teinture tu sais, cette teinture-là elle tombe par paquets en faisant floc, floc. Elle tourne ses regards vers le bruit. Elle pousse un profond soupir et, comme elle fait un geste pour récupérer du flanc de la main la teinture au fond de la baignoire, le petit banc en bois sous ses pieds craque.

*(La voilà, la gravité de la mort.)*

Le voilà, l'instant dont je suis sûr comme de mon nom que je l'ai vécu, et que j'en ai besoin.

La femme, la teinture, le petit banc, les petits morceaux de savon blancs et collants, le shampoing dans les bouteilles en plastique alignées sur le bord et la baignoire tomberont ensemble dans le trou profond et noir comme sa bouche édentée. Son sourire, qui nous touchait autant que la beauté de ses yeux bleus et qu'elle balance au hasard en direction de ce vide dont je viens de parler y tombera lui aussi. Nous ne la croiserons plus jamais, ni dans ce restaurant ni nulle part ailleurs.

## 7.

Des rousseurs sur l'horizon par endroits agrandissaient la distance. Le jour allait très bientôt se lever. Avec cette assurance dont je ne connaîtrai jamais la cause et que l'on ne trouve que chez les gens résolus, je tendis la main vers les interrupteurs... Et j'allumai les lampes murales du salon, la lampe à pied et celle à abat-jour qui se trouve sur la table basse. J'ouvris en grand la porte du salon, les rideaux et les fenêtres.

C'était comme si je m'ouvrais moi-même... Un tel bien-être. Je sortis sur le balcon et pris en moi, en même temps que la fraîcheur de l'air, les chats qui faisaient tomber les poubelles et s'affrontaient par moments en des luttes sans merci, les taxis qui accéléraient comme pour inhaler la route déserte, les éclats de rire qui s'élevaient d'une voiture zigzagante (ne les avais-je pas déjà vus ailleurs, ceux-là ?), une femme enveloppée dans plusieurs couches de sacs en plastique et une voiture de police qui inspectait les deux côtés de l'avenue avec ses lumières bleues et rouges. Cette cité que je respirais et qui débordait des parois de mon être, mes pieds décollant du sol, me projeta dans les airs : « Désormais, nous toucher est impossible. »

Le jour naissait. Dans l'espace que les immeubles réduisaient en le tassant au possible, cette rousseur de l'horizon était d'un ton semblable à la lumière nue de l'appartement d'en face, ou alors c'était que j'avais une raison plus que valable pour les comparer. Te regardant dans tes yeux injectés de sang de n'avoir pas dormi, je te disais d'emporter les nuits avec toi dans la ville en partant, et que rouge est le cri des mouettes.

J'entrai dans la cuisine. Je mis l'eau pour le thé sur le feu et sortis sur la table les ingrédients du petit déjeuner. Après avoir enfilé un pull, je sortis acheter du pain à la boulangerie du coin. Le vent qui effiloçait les énormes miettes qui restaient de la nuit, les faisant briller en projetant sur elles de la lumière passa en laissant sur mon visage un sourire effrayant. Rentrant de la boulangerie, la chaleur du pain sous l'aisselle, je me dirigeai vers cet immeuble.

La porte principale en était ouverte. Quand montai-je les escaliers, arrivai-je à la lumière jaune qui filtrait de